

servent mieux aujourd'hui la patrie que les signes de la douleur. Le sang que nous versons proteste, à l'heure qu'il est, assez hautement contre l'invasion moscovite pour que nous puissions nous dispenser désormais d'une protestation muette.

Le Gouvernement national engage donc les Polonais à se soumettre à une triste nécessité et à ôter le deuil, puisque c'est là l'unique moyen pour elles de sauvegarder leur honneur et leur sécurité personnelle, mais qu'elles ôtant le vêtement de deuil, chaque Polonaise se fasse vœu de sacrifier sa vie au service de la patrie. Que chaque Polonais jure une haine mortelle et implacable à l'ennemi qui l'a breuvé de tant de honte, d'humiliations et d'injures, et l'issue de la lutte ne saurait être douteuse pour personne !

L'heure de la clémence, de la miséricorde et de la justice n'est point éolue, et elle est proche aussi pour nos bourreaux, l'heure du châtiement !

Afrique.

Une lettre particulière de la Réunion (Saint-Denis), en date du 4 octobre, confirme les détails précédemment donnés sur la rupture de nos rapports avec le gouvernement hova.

Le commandant Dupré s'était embarqué à bord de l'avisio le *Curieux* pour aller visiter la côte ouest de Madagascar. Il s'était fait accompagner d'un ingénieur et d'un maître-mineur, afin de s'assurer lui-même des ressources que pourrait offrir la Mine de charbon de Baratoué.

Le commandant devait aussi exécuter des sondages dans la rivière Bambelock, que l'on croit propre à faciliter, au besoin, l'accès de l'intérieur de Madagascar.

Mexique.

Nous trouvons dans le *Moniteur* les nouvelles suivantes du Mexique :

Le paquebot la *Louisiane*, arrivé le 9 à Saint-Nazaire, apporte des nouvelles du 10 octobre de Mexico, et du 15 de Vera-Cruz.

Le général Bazaine rend compte au maréchal ministre de la guerre de sa mise à l'ordre du jour, à la date du 1^{er} octobre, comme commandant en chef le corps expéditionnaire, et du départ de Mexico, le 4 du même mois, du maréchal Forey, se rendant à Vera-Cruz pour s'embarquer, le 20, sur la fregate le *Panama*, qui doit le ramener en France.

Une ligne télégraphique va être établie de la Vera-Cruz à la Soledad et de là à Puebla.

La fièvre jaune a complètement disparu de la Vera-Cruz ; des cas de fièvres intermittentes se sont produits dans les Terres-Chaudes, surtout du côté de la Soledad.

La situation politique est bonne, et les populations continuent à être animées du meilleur esprit.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Berlin, 10 novembre.

Chambre des Seigneurs.

La chambre décide à une faible majorité qu'il sera voté une Adresse au roi. Le ministre de la justice a voté pour l'Adresse.

Le ministre de l'intérieur présente l'ordonnance sur la presse en date du 7er juin, avec un projet de loi tendant à modifier quelques paragraphes de la loi. Le ministre dit que l'ordonnance a été octroyée parce qu'il y avait urgence, mais qu'elle n'a été faite qu'en vue d'une situation transitoire et nullement pour révéler le caractère et la durée d'une loi. Le gouvernement est d'avis, ajoute le ministre, que l'ordonnance doit rester en vigueur jusqu'à ce que la situation soit revenue à l'état normal.

MON JOURNAL.

Nous ne pouvons nous refuser le plaisir de citer ici quelques fragmens du petit livre d'Hedwige.

CHAPITRE PREMIER.

Il ne revient pas ! — il disait pourtant qu'il reviendrait.

Je voudrais que nous n'eussions jamais fait ce voyage à Rinholm ! Je jure ici-bas de tant de biens dont je dois remercier Dieu, et cependant il me manque toujours quelque chose. Mon ingratitude m'arrache des pleurs, et pourtant impossible d'en triompher !

Il ne vient pas !
Le chambellan de Brude était ici hier. « Tiens-toi droite, enfant ! » me dit ma tante à l'oreille. Oh ! je sais bien ce que cela veut dire !

Le chambellan nous a fait une nouvelle visite ! Pourquoi, au nom du Ciel, cet homme vient-il chaque jour ? Si c'est pour moi, c'est peine perdue. Le capitaine est mille fois plus agréable à mes yeux. « Tiens-toi droite ! » me dit ma tante, chaque fois que celui-là paraît. Ah ! ma tante ne sait guère ce que c'est que d'avoir un cœur ! Mais chut ! je crois que quelqu'un vient ! Ah ! Dieu, il me semble que c'est mon père !

Bruxelles, 10 novembre.

Le Roi a fait aujourd'hui l'ouverture de la session au milieu des vives acclamations de l'assemblée et des tribunes. S. M. paraissait jouir d'une très bonne santé. Le discours royal n'a rien de politique ; c'est un discours d'affaires. Il annonce l'application générale des tarifs de douane déjà partiellement mis en vigueur et un nouvel abaissement de certains droits.

Breslau, 10 nov., 8 h. soir.

On mande de Vienne à la *Gazette de Breslau* que des ordres ont été donnés pour mettre sur le pied de guerre les quatrièmes bataillons des régiments galiciens. Les régiments de cavalerie stationnés au Nord de la Hongrie ont également reçu l'ordre de se mettre en marche pour la Galicie.

Cracovie, 10 nov., 10 h. soir.

Le terrorisme russe augmente en Pologne. Les journaux de Saint-Petersbourg du 4, publient des instructions draconiennes adressées par le général de Berg aux commandants militaires dans le royaume. A Szekociny, le colonel russe a ordonné aux paysans d'arrêter les suspects sous peine de voir incendier les villages.

Le propriétaire Markowski a été fusillé par ordre du général Mouravieff.

Londres, 10 novembre.

Il a été retiré aujourd'hui de la Banque 190,000 liv. sterling.

Londres, 11 novembre.

Le *Morning Post* montre les grands avantages du congrès, s'il réussit, et ses dangers, s'il ne réussit pas. Le but réel du congrès, c'est la Pologne ; les considérations concernant seulement les traités ne sont que le but apparent. Si l'Europe, ajoute le *Post*, n'est pas décidée à la guerre en cas d'un refus de la Russie, le congrès n'aura pas plus d'effet que les remontrances précédemment adressées au cabinet de Saint-Petersbourg. Les puissances qui prendront part au congrès sont-elles prêtes à faire la guerre ou à rappeler leurs ambassadeurs, si la Russie ne cède pas ? Avant d'entrer au congrès, il faut aussi qu'elles examinent ce qu'elles veulent obtenir pour la Pologne.

Londres, 11 novembre.

Le *Times* dit que le conseil des ministres se réunira de nouveau aujourd'hui pour examiner la réponse à faire à la proposition de l'Empereur des Français.

Cracovie, 10 nov., 11 h. soir.

Le *Dziennik*, journal officiel russe à Varsovie, publie le discours de l'Empereur Napoleon mais avec de nombreux changements. Le passage notamment où il est dit que les traités sont *soûlés aux pieds* par la Russie à Varsovie, est modifié ainsi qu'il suit : « La Russie ne les respecte pas à Varsovie. » La phrase : « les traités de 1815 ont cessé d'exister » est ainsi changée : « les traités de 1815 ont cessé d'exister presque partout. »

CHRONIQUE LOCALE ET DÉPARTEMENTALE.

La chambre de commerce de Lille se réunira le vendredi 13 de ce mois, à 7 heures du soir.

L'ordre du jour de cette séance comprend les objets suivants :

- 1^o. Prestation de serment des membres nouvellement élus ;
- 2^o. Nomination du bureau ;
- 3^o. Présentation des comptes et budgets ;
- 4^o. Objets divers.

Ainsi que nous l'avons annoncé dans notre dernier numéro, Mgr. de Charbonnel, évêque de Toronto (Haut Canada), prêchera aujourd'hui vendredi, à huit heures du soir, en l'église Notre-Dame. Il n'y aura pas de quête ; le but de Mgr. de Charbonnel est de réveiller le zèle en faveur de l'œuvre de la propagation de la foi et d'augmenter, s'il est possible, le nombre des associés.

Le 29 de ce mois doit commencer le re-

CHAPITRE DEUXIÈME.

« Oui, oui, c'était mon père ! Ah ! bon Dieu ! que les pauvres pères ont de peine ici-bas avec nous autres filles ! Il serait juste et équitable que nous en fussions un peu plus reconnaissantes. Il n'avait pas cette fois-ci le même empressement qu'à Rinholm. Il s'assit sur mon petit sofa, et tint un long discours, d'abord sur le noble chambellan, puis ensuite sur sa propre goutte, qui lui devient de jour en jour plus pénible, tout comme à moi les rapports avec M. de Brude.

Mon père n'est assurément pas né orateur ; car je n'ai pas été touchée le moins du monde, pas même lorsqu'il s'est porté la main au pied, comme si la goutte le faisait horriblement souffrir en cet instant même.

« Oh ! non, M. mon père ; je sais fort bien qu'elle n'est très-douloureuse qu'en automne.

« En tout cas, ce n'était qu'un petit avertissement ; car, Dieu merci ! le chambellan ne s'était pas encore prononcé.

« Le capitaine se prépare à se rendre aux manœuvres. Ce bon et brave capitaine ! Quel ennui ici après son départ !

« Je rentre du parc. Que tout y est frais et joli ! Beau ciel bleu, et toi, riant soleil, votre aspect me fait du bien ! Est-ce qu'en ce moment je ne me sens pas la même qu'avant mon voyage à Rinholm ? Je ferai demain une promenade à cheval avec le capitaine ; cela m'égaiera. J'ai oublié cet exercice comme tant d'autres choses ; mais... je crois entendre le bruit d'une voiture dans l'allée. Qui serait-ce bien ?

O mon Dieu, mon Dieu... c'est... Lui !

La plume tombe de la main d'Hedwige ;

censement général de la circulation sur toutes les routes impériales et départementales. Cette importante opération durera environ une année et sera entièrement terminée le 3 novembre 1864. Ses résultats, comparés à ceux du recensement exécuté en 1856, permettront d'apprécier avec certitude les changements apportés dans l'importance relative des voies de terre par l'établissement des chemins de fer ouverts depuis cette époque ; ils fourniront, en conséquence, à l'administration les bases d'un remaniement général de la classification des routes impériales et départementales, demandé par un grand nombre de conseils généraux pendant la dernière session et nécessité par l'extension récente de notre réseau de voies ferrées.

Au marché aux grains de Lille, d'hier, il y a eu une hausse moyenne de 0 fr. 29 c. à l'hectolitre.

Encore une farce :

Quatre ouvriers se trouvaient dernièrement réunis dans un estaminet ; les plaisirs qu'on y rencontre, aussi variés qu'ils soient, sont cependant vite épuisés. Le billard et les cartes, les cartes et le billard, sont, en résumé, le cercle dans lequel on tourne invariablement depuis six heures du soir jusqu'à la retraite.

On boit toujours, l'estomac de certains individus est quelque chose d'effrayant comme capacité ; cependant il arrive un moment où le vase est plein.

Il y a bien les disputes, les batailles... mais ces distractions n'arrivent que dans les grands jours.

Or, nos amis commençaient à s'en- nuyer.

Ne trouvant pas à utiliser leur bravoure, ils luttèrent à armes courtoises, se plaignant mutuellement, avec cette finesse et cet esprit au gros sel, résultat de l'ivresse de la bière ; en un mot, faute d'un combat sérieux, ils firent la petite guerre, se distribuant, tout en riant, des horions aussi consciencieux que s'il s'agissait d'une lutte véritable.

L'un d'eux, le *loustic*, le *farceur*, que cette sorte de spectacle amusait peu, resout d'y mettre fin. Il possédait, entr'autres talents très recherchés en société, celui d'imiter les cris de plusieurs animaux, le coq, l'âne, la vache lui avaient valu de nombreux succès, il excellait surtout à imiter les aboiements du chien depuis le roquet jusqu'au matin de basse-cour. Voulant effrayer ses camarades, il se cacha sous le billard anglais, et là, imita, à s'y méprendre, les grondements, la colère d'un chien dont on trouble le repos. Jamais dogue n'avait hurlé d'une façon plus menaçante.

Les amis, en effet, s'arrêtèrent subitement dans leur ébat, croyant avoir dans les jambes le *terrier* du cabaretier dont ils connaissaient la feroceité.

Le *loustic*, encouragé par le succès, continua à aboyer et à pousser les plus brillantes variations.

Jusqu'à la tout allait bien. Mais le chien du logis, le véritable chien terrier peu endurant, eut recon- naître la voix d'un rival, d'un intrus venant s'installer chez son maître ; d'un bond il fait irruption dans l'estaminet et se précipite du côté du billard.

Les camarades, croyant avoir affaire à deux chiens au lieu d'un, battent en retraite, et se retranchent derrière des tables, se faisant un rempart des chaises.

Soudain un cri terrible se fait entendre, mais cette fois c'était un cri humain se mêlant aux grondements terribles du molosse. Le pauvre diable se débattait sous le billard contre le terrier qui le mordait cruellement à la joue, et lui enlevait une partie du nez.

Arrivés promptement à son secours, les assistants, le maître du chien en tête, eurent beaucoup de peine à le dégager de l'étreinte furieuse de l'animal.

Cette farce coûte cher à son auteur, et il doit s'estimer heureux d'en être quitte

à si bon marché. Au lieu de lui mordre le nez, le chien pouvait le saisir à la gorge et on sait que cette race, aussi stupide qu'elle est féroce, ne lâche pas facilement quand elle tient.

On espère que cette plaisanterie malencontreuse n'aura pas d'autres suites que des marques inévitables qui dureront plus ou moins longtemps, peut-être toujours.

On nous adresse la lettre suivante :

« Watrelos, le 9 novembre 1863.

Monsieur le Directeur,

Confiant dans l'accueil fait à mes deux premières lettres, je vous adresse quelques dernières observations sur la question qui a été l'objet de la première : « l'influence du tissage mécanique par rapport à l'agriculture.

« Un mot sur le tissage : La situation générale du tissage est, je le crois, moins belle qu'on ne le pense, d'après le chiffre des affaires faites sur la place.

« Les matières sont restées très chères, et les tissus se sont écoulés, dans la dernière campagne, à des prix relativement très bas. On a produit beaucoup de marchandises, mais sans résultat satisfaisant pour les fabricants. Le salaire de l'ouvrier ne peut donc être augmenté, sans porter préjudice au producteur.

« Ici le tissage mécanique amène nécessairement plutôt une baisse qu'une augmentation. — Ce moyen nouveau rend la production tellement rapide et facile, que le salaire d'un tisserand est raisonnable, — qu'on me passe le mot, — pour ainsi dire réglé, sans qu'il puisse survenir de variation, dans le courant de l'année. Une espèce de maximum existe comme une barrière in franchissable.

« Le tissage mécanique amène jusqu'à présent l'uniformité des tissus, cause d'une concurrence à laquelle tout le monde peut prendre part.

« Ainsi, pour la saison d'hiver, la fabrication de Roubaix s'est bornée à trois articles, à peu près : les reps, les toiles dites popelines, cretonne, et les tartanelles ; tous issus d'une production facile et n'exigeant aucune spécialité pour l'agencement des dessins ; de plus, tous articles à bas prix. — On peut presque dire que la moyenne ne dépasse pas 4 fr. 25 le mètre.

« Pour revenir à la question agricole, je répéterai que je ne vois pas dans le tissage mécanique un avantage pour l'agriculture, et ceci est clair.

« Le tissage mécanique, je l'ai dit, convient surtout à la fabrication des articles unis, ou composés de dessins simples, dont la perfection du tissé, et non la composition, fait seul le mérite ; mais pour l'article nouveauté, pour l'article de Roubaix, en un mot, avec armures et brochures, le tissage à la main le rend mieux, on peut dire seul capable, jusqu'aujourd'hui, de l'exécuter.

« Une des causes de la supériorité de Roubaix, c'est la nouveauté, c'est le goût, c'est la diversité de ses produits ; due à l'organisation de son tissage qui lui donne la facilité de changer constamment la forme de ses articles de fantaisie. — C'est ce qui fait sa force et sa réputation.

« Or, nos ouvriers les plus capables sont dans nos campagnes. Le tissage mécanique les attirera dans les villes — On les a, je crois, comparés aux fileuses de Bretagne. — Cette comparaison est tout simplement absurde.

« Les fileuses dont on parle, sont de simples machines ; nos tisserands, pour fabriquer certains tissus, doivent posséder une expérience pratique spéciale, et une dose d'intelligence qui établit une différence marquée, une hiérarchie entre les ouvriers.

« Encore une fois, c'est le bon goût qui donne la suprématie à la fabrication française. On est loin de la rencontrer chez les Anglais, dont on tend à imiter tous les systèmes.

« Mieux vaudrait soutenir la concurrence

avec ses propres armes, qu'avec les armes concurrentes ; j'allais dire : des adversaires.

« Tout en adoptant le tissage mécanique, même sur une large échelle, il est impossible d'abandonner le tissage à la main, source de nos plus belles productions.

« J'ai dit dans ma première lettre que le tisserand des campagnes donne plus qu'il n'enlève des bras à l'agriculture.

« Le tisserand des campagnes vit en mille, il occupe ses enfants sous ses yeux, tous aident, aux moments de chômage l'agriculture.

« Un fait remarquable, c'est que les industriels sont mieux cultivés que les autres, et que, par suite, le sol rapporte beaucoup plus à la masse. Témoins : le Nord, l'Aisne, la Picardie, la Somme, la Normandie.

« Le bras qui fait mouvoir le métier n'est donc pas inutile à l'agriculture.

« Que l'ouvrier de la campagne émigre en ville, et ce secours, cet appoint de bras cesse.

« Prendre retenu dans les campagnes et occuper exclusivement aux travaux de champs les ouvriers, en leur donnant un salaire de 50 centimes par jour, tandis qu'ils peuvent gagner en ville, à deux pas de chez eux, 2 francs, — est un rêve trop naïf.

« Mieux vaut donc ne pas attirer le tisserand trop brusquement dans une centralisation dont on a trop exagéré les avantages, et dont, dans tous les cas et pour résumer, on a tiré des conséquences erronées concernant l'agriculture.

« Quod erat demonstrandum.

« Le tissage à la main se maintiendra longtemps encore — par sa nature même applicable à certains tissus, par l'économie qui résulte du travail fait à la campagne — Là, les charges, les besoins sont moindres ; le salaire, par conséquent, est plus bas ; et cependant, l'ouvrier des campagnes fait plus d'épargnes que celui de villes.

« Quant à la question morale, je n'en parle pas. Tout le monde connaît les tristes conséquences physiques et morales de ces grandes agglomérations.

« Si vous voulez bien me le permettre, j'feraï de cette question, non moins importante, l'objet d'une autre lettre.

« Recevez, etc. M. »

VILLE DE ROUBAIX.

COURS PUBLIC DE PHYSIQUE.

Lundi 16 novembre, à 8 heures du soir.

DES POTASSES ET DES SOUDES. (Suite).

1^o Natron. — Où et comment on le trouve. — Son emploi de nos jours et dans l'antiquité. — Son action sur le tabac.

2^o Soudes artificielles. — Dans quelles circonstances elles ont été découvertes. — Histoire de Nicolas Leblanc. — Fabrication de soudes artificielles. — Sel et cristaux de soude.

COURS PUBLIC DE PHYSIQUE.

Mercredi 18 novembre, à 8 h. du soir.

1^o Force magnétique du globe. Aiguilles astatiques. — Mesure de la force astatique du globe par la boussole des intensités.

2^o Lois des attractions et des répulsions magnétiques démontrées par la méthode des oscillations et par la balance magnétique.

3^o Comparaison de la force des aimants. 4^o Distribution de la force magnétique dans un aimant.

Pour toute la chronique locale : J. RENOT.

COURS DE LA BOURSE.

Cours de clôture. le 11 le 12 hausse baisse
3 % ancien. 67.05 67.35 » 30 »
4 1/2 au compt. 95.00 95.15 » 15 »

une joie presque folle fut le premier sentiment qu'elle éprouva en s'élançant d'un bond rapide de son pupitre à la porte. Mais là elle s'arrêta tout à coup : une jeune personne modeste ne court pas ainsi au devant d'un jeune homme ! Pourtant, il y avait des dames dans la voiture ! N'importe ! un peu de réserve ne pouvait nuire. Hedwige, au lieu de descendre, se plaça derrière le rideau. Elle l'écarta un peu, bien peu, mais cela suffit pour qu'elle pût voir des choses qui la firent alternativement rougir et pâlir. Le général, la tante Gunilla et le capitaine étaient déjà près de la voiture. Fort bien. La baronne Ebba en sortit la première, aidée par le lieutenant, qui avait sauté à terre au moment où les chevaux s'étaient arrêtés. Qu'il était devenu beau ! Ah ! il embellissait toujours ! Le général serra la main au colonel, en souhaitant un million de fois la bienvenue à ses visiteurs. Déjà le bras de la baronne Ebba reposait sur le sien lorsque le capitaine tendit la main à Virginie à l'autre portière. Mais Hedwige ne s'en aperçut pas ; elle avait bien assez à voir ailleurs, quoique le bonnet de dentelle de la tante Gunilla lui cachât bien des choses, grâce aux révérences et aux saluts multiples de la vieille demoiselle. Hedwige remarqua que Richard appuyait son visage brûlant contre celui d'Isabelle et lui passait le bras autour de la taille pour la soutenir au moment où elle allait sauter de la voiture. Mais Isabelle ne sauta pas, elle descendit lentement sur le marche-pied, puis elle posa le pied droit à terre avec précaution. Peut-être serait-il aussi exact de dire qu'elle se laissa glisser des bras de Richard ; c'est du moins ce que pensa Hedwige, qui aurait dû ailleurs supporté cela, car elle avait déjà vu

précédemment les coquette d'Isabelle descendre de voiture. Hedwige ne se doutait guère combien ces soupçons étaient injustes. Mais, ce qui fut un spectacle bien plus poignant pour elle, c'est que Richard pressa rapidement de ses lèvres la main appuyée sur son épaule, et qu'en suite, lorsqu'Isabelle eut retiré son bras, il lui adressa un regard... Ah ! pour un tel regard des yeux du lieutenant, Hedwige aurait... mais à peine savait-elle encore ce qu'elle aurait fait.

Elle s'éloigna de la fenêtre, en se passant légèrement la main sur les yeux.

« Des étrangers, ma petite demoiselle ! cria le capitaine du seuil de la porte. Mais qu'avons-nous donc ? — senti le cochlearia ? Il me revient justement à l'esprit une anecdote qu'il faut que je vous raconte. Il était une autre jeune dame qui avait malheureusement cette même passion pour le cochlearia. Elle... »

« Oh ! taisez-vous donc. Je ne comprends pas. J'ai regardé trop longtemps le soleil.

« Tout-à-fait le même cas et les mêmes conséquences ! Mais je gage que M^{lle} Hedwige ne sait pas qui sont ces hôtes.

« Je les ai déjà vus, répondit Hedwige dédaignant de mentir, et je vous suis à l'instant. »

Le capitaine s'inclina et referma la porte. Cet homme d'honneur n'avait sans doute jamais témoigné à personne une bienveillance aussi sincère que celle qu'il éprouvait pour Hedwige, grâce à ses manières cordiales et naturelles ; aussi voulait-il lui épargner le tourment d'un amour non partagé, car il avait remarqué depuis longtemps que tel était le sort réservé à celui d'Hedwige.

Sur ces entrefaites, on avait introduit

les visiteurs dans le salon, où le colonel le général firent un nouvel assaut de compliments.

« Je ne puis assez me féliciter, dit le général, de cette surprise infiniment agréable.

« Les paroles, répondit le colonel, ne peuvent exprimer mon bonheur de me retrouver à Morkedal, où j'ai passé autrefois tant d'heures délicieuses, lorsque... »

« Je suis ce que la délicatesse de M. le colonel ne lui permet pas de dire. Ma délicate Charlotte, mon excellente femme vivait encore. Maintenant, me voilà veuf et solitaire !

Rien n'aurait été plus convenable de la part du colonel que de parler alors de la jeune et charmante fille du général ; mais c'était été donner contre un accueil ; car malgré la courtoisie parfaite que montraient ces deux pères, ils avaient encore en mémoire les négociations matrimoniales si malheureusement rompues.

M^{me} EMILIE CARLEN.

(La suite au prochain numéro.)

Crédit foncier de France.

Prêts hypothécaires à long terme, avec amortissement, jusqu'à concurrence de moitié de la valeur des immeubles, ou de tiers s'il s'agit de bois ou de vignes.

Annuité pour un prêt de 50 ans, amortissement compris, — 6 fr. 06.

Faculté constante d'opérer des remboursements anticipés, même pour partie.

S'adresser à MM. les receveurs des finances, à MM. les notaires, ou à Paris, au siège de l'administration, rue Neuve-des-Capucines, 19.